ONZIEME ANNEE. — N° 3758

6 Pages — 5c

FILS SPÉCIAUX : BERLIN, LONDRES
ADRESSE PARIS (2e) : 142, Rue Montmartre
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : HUMANITÉ-PARIS
TÉLÉPHONE : GUTENBERG 02-57 02-99
PUBLICITÉ ANNONCES 143, Rue Montmartre, 143

l'Humanité

JOURNAL SOCIALISTE

Directeur Politique : JEAN JAURÈS

SAMEDI 1er AOUT 1914

6 Pages — 5c

Les journaux HUMANITÉ et VOIX du Boulevard sont en vente partout

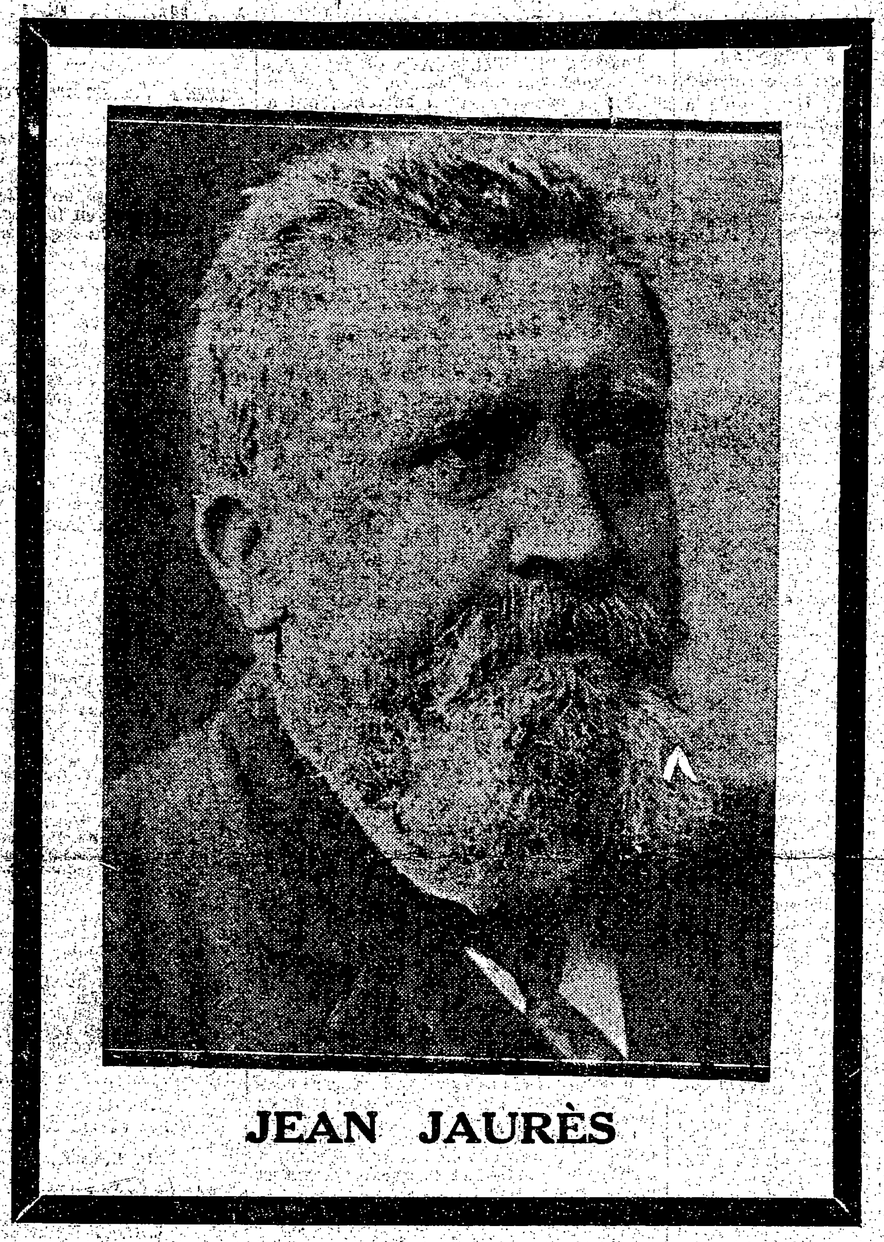
ABONNEMENTS
Sans frais dans tous les Bureaux de Poste

	1 an	6 mois	3 mois	1 mois
Seine, Seine-et-Oise	18 fr.	9 fr.	4 50	1 50
Départements et Colonies	21 »	10 50	5 25	1 75
Etranger (Union postale)	32 »	16 00	8 »	3 »

JAURÈS ASSASSINÉ

Jaurès est mort ; il a été tué sous nos yeux, par deux balles assassines.

A la minute où il fut ainsi mortellement frappé, il s'entretenait avec nous des événements si graves qui acculent l'Europe à une catastrophe sans précédent dans l'histoire. Il cherchait à écarter l'horrible, le terrifiant péril. Il nous disait comment, par un viril et lucide effort, le gouvernement français pouvait encore sauver des horreurs d'un cataclysme universel la France et l'Europe avec elle.



JEAN JAURÈS

Il est mort maintenant. Sa grande voix ne retentira plus. Son intelligence lumineuse n'essaiera plus de percer le secret des événements pour sauver de tous les dangers qui les guettent le prolétariat et l'humanité. Sa volonté ne s'appliquera plus à orienter dans les voies de l'avenir le prolétariat de son pays et le prolétariat international.

Le deuil qui nous frappe n'est pas que notre deuil à nous seulement, en effet, travailleurs et socialistes. Il est le deuil de tous les hommes de conscience droite qui veulent dans les angoisses et les ténèbres du présent acheminer les peuples vers un demain de conciliation et de concorde.

Et voilà qu'il disparaît par une terrible ironie du destin à l'heure où sa présence était le plus indispensable au Parti auquel il avait voué toute son intelligence et tout son cœur et par delà ce Parti, à la France, à l'Europe et au monde.

Faut-il donc désespérer ?

Non. De cette noble vie qui vient de s'éteindre ainsi si tragiquement, c'est une leçon d'action, c'est une leçon de courage quand même qui doit, au contraire, se dégager pour nous. Il a noblement fait sa tâche. Restons dignes de lui en remplissant la nôtre chacun dans la mesure de son intelligence et de ses forces.

Un soldat de la civilisation et de l'humanité est tombé avec lui au poste de combat et d'honneur ; mais l'humanité et la civilisation demeurent. C'est ce que notre grand mort nous crierait, s'il pouvait parler encore.

LOUIS DUBREUILH.

SA VIE

Ce n'est pas dans ces lignes, écrites sous une impression d'horreur et de désolation, que nous pouvons retracer dignement la vie du grand homme qui vient d'être arraché au socialisme, à la France, à l'humanité civilisée.

Nous ne songeons point à dire ici quel fut son rôle, qui remplit l'histoire politique de la France depuis vingt-cinq ans, et qui grandissait chaque jour avec le socialisme lui-même.

Jean Jaurès est né à Castres, le 3 septembre 1859. Il allait donc avoir bientôt cinquante-cinq ans. Sa constitution était merveilleusement robuste, sa puissance de travail sans limite, et tous les socialistes avaient l'espoir de conserver pendant de très longues années cette incomparable force au service de leur cause.

Il était le neveu de l'amiral Jaurès.

Il fit ses études au lycée Louis-le-Grand, à Paris, et entra à l'Ecole normale supérieure en 1878. Il en sortit agrégé de philosophie, en 1881.

Professeur de philosophie au lycée d'Albi (1881-1883), puis à la faculté des lettres de Toulouse, Jaurès, dont l'érudition était immense, resta toujours pour une part un homme d'enseignement préoccupé de tous les hauts problèmes de philosophie et de morale qui ont passionné les hommes.

Ses camarades de l'Ecole normale ont souvent dit que dès son jeune âge s'affirmaient ses admirables dons d'éloquence qui devaient prendre un si magnifique développement.

Jaurès fut élu député pour la première fois dans le Tarn, son pays natal, aux élections de 1885. Il fut nommé au scrutin départemental par 48.087 votants. Il s'était présenté sur la liste républicaine ; mais dès cette époque, ainsi qu'il prit soin de l'établir plus tard, la pensée socialiste naissait en lui.

Immédiatement, par un discours qu'il prononça en 1886, sur l'enseignement primaire, il prit au Parlement, comme orateur, une situation incomparable.

A cette époque troublée par les menées boulangistes, Jaurès défendit sans hésitation l'intérêt républicain.

En 1889, le scrutin d'arrondissement étant rétabli, il fut candidat dans la première circonscription de Castres et fut battu par 9.632 voix contre 8.766 par M. Abrial, monarchiste.

Il reprit son poste à la faculté de Toulouse, fut reçu docteur ès lettres avec des thèses sur la *Réalité du monde sensible* et les *Premières bases du socialisme allemand chez Luther, Kant, Ficht et Hegel*.

En 1893, il se représenta dans la deuxième circonscription d'Albi, avec le programme socialiste nettement affiché. Dans la plénitude de sa pensée, dans l'épanouissement de son génie, Jean Jaurès venait de se donner délibérément à la cause ouvrière qu'il a servie jusqu'à la mort.

Dès lors, avec cette activité intellectuelle qui fit l'admiration de tous ceux qui l'ont connu, avec cet optimisme et cette ardeur confiante qui animaient hier encore ses propos lorsqu'il nous parlait, tandis que le bras de l'assassin s'allongeait derrière lui, il se donna tout entier au mouvement socialiste.

Orateur parlementaire, propagandiste populaire soulevant l'enthousiasme des foules ouvrières, journaliste, il fut tout.

Nous n'essayerons pas aujourd'hui de retracer son action au sein du Parti, de 1893 à 1905, date de la fondation définitive de l'Unité socialiste. Il est inutile de dire que cette unité, il la voulut passionnément et travailla avec toutes les qualités de son cœur, comme avec toutes les forces de son intelligence à la fonder et à la rendre indestructible.

Dans la législature de 1893 à 1898, Jaurès, sur bien des sujets, développa la pensée socialiste à la tribune de la Chambre, au nom des premiers élus de notre Parti qui venaient d'y pénétrer.

C'était la période de l'affaire Dreyfus. Il se donna tout entier à la cause du droit et fut, pour les défenseurs de l'iniquité, un terrible adversaire et c'est à partir de cette époque que furent répandues contre lui, dans la basse foule ignorante, les haines atroces qui ont abouti au crime horrible.

Aux élections de 1898, la réaction le combattit avec le pire acharnement et il fut vaincu par le marquis de Solages qui fut élu par 6.702 voix contre 5.115.

Quatre ans après, Jaurès était réélu et depuis il représenta sans interruption la deuxième circonscription d'Albi, soutenu par le dévouement socialiste des mineurs de Carmaux, malgré les luttes furieuses de la réaction qui ameutait contre lui les passions cléricales qui existent dans l'esprit de nombreux paysans des Cévennes. Peu à peu, d'ailleurs, il brisa les résistances, conquit les consciences et, aux dernières élections, sa position était imprenable.

Nous ne pouvons, nous l'avons déjà dit, que jeter aujourd'hui des notes hâtives qui ne sauraient résumer complètement la vie de Jean Jaurès.

Nous avons parlé de son rôle dans l'affaire Dreyfus, époque où grâce à son prodigieux effort, le socialisme gagna tant de terrain dans des milieux où il n'avait point encore pénétré. Nous voulons aussi rappeler son action ardente contre la réaction anti-ouvrière, ses admirables discours à la Chambre et dans les réunions populaires, de [illegible] 1910, au moment de la période des grandes grèves, si durement réprimées.

Mais ce qui dominera sa vie, c'est son apostolat pour la paix, c'est cette bataille ininterrompue, dans laquelle, depuis tant d'années que la menace de guerre plane sur l'Europe, il lutta à la tête de tous les hommes de cœur du monde entier, contre les forces de barbarie, contre les risques de conflit, pour le rapprochement fraternel des peuples.

Tous les périls qui ont troublé la paix du monde pendant la dernière période, il les avait prévus et souvent il en dénonça la cause à temps.

Sa campagne contre l'expédition marocaine, dont nous subissons encore, en ces jours tragiques, les lointaines conséquences, est encore dans toutes les mémoires et l'on sait avec quelle fureur il fut attaqué à ce sujet.

C'est pour avoir toujours défendu la paix et combattu les forces de guerre qu'il fut tant injurié, tant haï par tous les fauteurs de troubles internationaux, par tous les sauvages du chauvinisme. Et pourtant qui plus que lui avait la passion de la France et qui en parla jamais plus magnifiquement ?

Il ne séparait pas la cause française de celle de la civilisation et nous qui avons reçu chaque jour l'expression de sa pensée, nous pouvons lui rendre ce témoignage que jamais ce double souci ne fut chez lui plus vif qu'à l'heure même où, en pleine action socialiste et française, il est tombé assassiné.

Pour l'histoire, Jean Jaurès, gloire de la France républicaine et du socialisme, restera le martyr sublime de la Paix.

GROUPE SOCIALISTE AU PARLEMENT

Citoyens,

Un lâche et odieux attentat vient d'atteindre au cœur le groupe socialiste au Parlement. Avec Jaurès, c'est la conscience la plus droite et la plus noble qui s'éteint. C'est l'éloquence la plus belle mise au service de notre grand idéal de liberté, de justice sociale et de fraternité universelle qui se tait.

Dans la douleur qui nous accable nous nous groupons autour de sa mémoire, conscients de satisfaire au vœu ardent de toute sa vie, en continuant avec plus d'ardeur que jamais la lutte dans laquelle il vient de tomber prématurément.

Le Prolétariat socialiste international, toute l'humanité coalisée s'inclinera avec nous devant la dépouille mortelle de ce grand citoyen.

Le Groupe socialiste au Parlement.

LA FÉDÉRATION DE LA SEINE

C'est avec la plus grande tristesse que les membres de la Fédération apprendront la nouvelle brutale de la mort du citoyen Jaurès, assassiné dans les conditions les plus inqualifiables.

En leur nom, nous saluons la dépouille de celui qui, sans ménager ni compter ses efforts et ses peines, se mit si vaillamment à son service.

Le prolétariat parisien perd en lui le meilleur de ses militants.

Nous savons bien que nous serons l'interprète compris de tous nos camarades en leur recommandant dans ces tristes circonstances de conserver le calme et la grandeur qui conviennent aux grandes douleurs.

Au nom de la Fédération, nous adressons à sa famille, au Parti, à l'Internationale tout entière, l'assurance de la part profonde que nous prenons à leur deuil.

Le secrétaire : BEUCHARD.

A NOTRE DIRECTEUR

Quelque crime toujours précède les grands crimes... L'hécatombe exécrable que préparent à cette heure, dans leurs ténèbres, les partis militaires et les nationalismes de tous les pays aura eu pour prélude un monstrueux assassinat.

Le citoyen Jaurès, notre ami, notre père, notre maître, l'homme dont nous ne savions s'il excitait en nous plus d'admiration que d'amour, a été assassiné hier, tandis qu'entouré de ses collaborateurs, ayant achevé en hâte son dîner du soir, il s'apprêtait à regagner notre journal afin d'y préparer le numéro du jour.

Il est mort quasi foudroyé. Mort de la plus sublime et de la plus sainte des morts, celle du militant, du héros, du martyr, et cette mort tragique, en pleine fièvre de combat, couronnera sa grande vie du nimbe glorieux du sacrifice.

...Jaurès est mort, tué par un fanatique de basse espèce à l'heure où, dans le déchaînement des passions les plus brutales et les plus aveugles, son noble esprit si magnifiquement clair, si généreusement français, allait être plus que jamais nécessaire, non seulement à son Parti, non seulement à son idée, mais à la France dont il était un des cerveaux pensants.

Il est mort... Et nous, ses collaborateurs, nous qu'il aimait avec tendresse et dont il n'est pas un — oh ! nous supplions qu'on nous croie — qui n'eût donné sa vie pour conserver la sienne, nous restons accablés, les yeux pleurant, le cœur brisé, notre ami, notre père, notre maître !... Qu'il était grand, qu'il était bon, et comme nous l'avons aimé !

C'était une vieille croyance orientale que le sang d'un seul juste pouvait racheter l'humanité du crime, de la souffrance et de la mort. Puisse le sang du juste qui vient de périr à son poste, victime de haines inexpiables, soulever dans le monde une si grande horreur que les peuples, dressés soudain contre la guerre, y trouvent la force d'arrêter — il en est temps encore — le bras des égorgeurs.

C'est le vœu que devant le cadavre sanglant de son directeur, la rédaction de l'*Humanité* formule ici de toute la force de son cœur.

LA RÉDACTION

LETTRE
du président de la République à Mme Jaurès

Madame,

J'apprends l'abominable attentat dont votre mari a été la victime. Jaurès avait été souvent mon adversaire ; mais j'avais une grande admiration pour son talent et son caractère, et à une heure où l'union nationale est plus nécessaire que jamais, je tiens à vous exprimer les sentiments que j'avais pour lui.

Je vous prie, madame, de croire dans le deuil qui vous frappe, à ma profonde et respectueuse sympathie.

R. POINCARÉ.

LE MANIFESTE DU GOUVERNEMENT

Dès qu'il connut la nouvelle du lâche attentat, le gouvernement décida de faire immédiatement imprimer et afficher un manifeste, dont voici la teneur :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Citoyens,

Un abominable attentat vient d'être commis. M. Jaurès, le grand orateur qui illustrait la tribune française, a été lâchement assassiné.

Je me découvre personnellement et au nom de mes collègues devant la tombe si tôt ouverte au républicain socialiste qui a lutté pour de si nobles causes et qui, en ces jours difficiles, a dans l'intérêt de la paix, soutenu de son autorité l'action patriotique du gouvernement.

Dans les graves circonstances que la Patrie traverse, le Gouvernement compte sur le patriotisme de la classe ouvrière, de toute la population pour observer le calme et ne pas ajouter aux émotions publiques par une agitation qui jetterait la capitale dans le désordre.

L'assassin est arrêté. Il sera châtié. Que tous aient confiance dans la loi et que nous donnions, en ces graves périls, l'exemple du sang-froid et de l'union.

Pour le Conseil des Ministres :
Le Président du Conseil,
René VIVIANI.

L'ASSASSINAT

Comment l'horrible chose s'est-elle passée ? Il faut le dire. Il faut fixer ici pour l'histoire la scène épouvantable.

Jaurès était venu au journal un peu avant huit heures. Il venait du ministère des affaires étrangères où, délégué par le groupe socialiste, il avait vu M. René Viviani. Renaudel et Longuet l'accompagnaient.

Il s'entretint un instant avec notre administrateur Philippe Landrieu et quelques-uns de nos amis. Il n'avait pas dîné et il avait beaucoup à travailler.

— Allons d'abord dîner, dit l'un de nous.

— Allons dîner...

Nous descendîmes au restaurant du Croissant, à deux pas de l'*Humanité* et nous prîmes place à la longue table qui est à gauche de l'entrée. Jaurès avait Landrieu à sa droite, Renaudel à sa gauche. Etaient encore assis à cette table tragique le citoyen Poisson et la citoyenne Poisson, Amédée Dunois, Duc-Quercy, Daniel Renoult et son frère André, Georges Weil, Maurice Bertre et Jean Longuet... La gravité de l'heure mettait en nous une émotion profonde. Non loin de nous, à une autre table, le citoyen Dolié, du *Bonnet Rouge*, dînait avec sa jeune femme.

Le Croissant est un établissement fréquenté. On entrait, on sortait, nous ne prêtions d'attention à personne. La citoyenne Poisson fit toutefois cette remarque que Jaurès était comme toujours un sujet de curiosité.

Jaurès parlait de sa belle voix grave... Il donnait quelques instructions à ses collaborateurs politiques, à Dunois, à Daniel Renoult. Les instructions de Jaurès ! Il faut les avoir entendues pour savoir de quelle voix caressante Jaurès donnait ses instructions.

Nous achevions de dîner. A cet instant, le citoyen Dolié se lève et vient auprès de nous, une photographie en couleurs à la main. Il la tend à Landrieu, disant :

— Voyez, c'est ma petite fille.

— Peut-on voir, dit Jaurès avec un bon sourire.

Il prit la photographie, l'examina un instant, demanda l'âge de l'enfant, fit au jeune père un compliment flatteur...

Il était dix heures moins vingt.

Tout à coup — souvenir atroce ! — deux coups de feu retentissent, un éclair luit, un cri de femme, épouvantable : **Jaurès est tué ! Jaurès est tué !**

Jaurès, comme une masse, venait de s'effondrer sur le côté gauche, et tout le monde était debout, criant, gesticulant, se précipitant. Ce fut une minute de confusion et de stupeur. Tandis que quelques-uns d'entre nous se précipitaient dans la rue — car les deux coups de feu avaient été tirés du dehors, à bout portant, par la fenêtre ouverte contre laquelle Jaurès se trouvait adossé, on étendit l'assassiné sur la banquette. Il respirait à peine et il avait les yeux fermés. A-t-il eu conscience du crime ? Nous ne le saurons jamais...

Il ne mourut pas tout de suite. En attendant le médecin qu'on était allé chercher, un dîneur, pharmacien de son état, s'approcha, tâta le pouls du mourant, puis secoua la tête. On ouvrit la chemise, le cœur ne battait plus qu'à peine. Le corps fut placé sur une table. Compère-Morel, accouru, tenait en pleurant la main inerte. Renaudel, avec des serviettes, épanchait le sang qui sortait de la blessure, un tout petit trou rouge à l'arrière du crâne, avec, autour, un peu de matière blanchâtre.

— Messieurs, dit le médecin qui venait d'arriver, je crains bien qu'il n'y ait rien à faire.

Des sanglots roulaient dans nos gorges serrées. Rien à faire ! Se peut-il qu'il n'y ait rien à faire ? Se peut-il que cette grande vie soit brisée, brisée à jamais ?

Trois minutes s'écoulèrent encore.

— Messieur, dit le médecin, M. Jaurès est mort.

Les sanglots contenus éclatent. Tout le monde se découvrit pour saluer celui qui venait d'expirer.

— Et quand même, dit l'un de nous, il faut aller faire le journal ; il faut paraître à l'heure, comme s'il était encore là...

LA MORT

Vainement, plusieurs de nos amis s'étaient précipités chez des médecins du voisinage. La fatalité voulut qu'aucun praticien ne pût être rejoint avant de longues minutes.

Oh ! ces minutes atroces, pendant lesquelles, autour de notre pauvre et grand ami, tragiquement étendu sur les tables de marbre, nous restions un souffle de vie pour tenter de le prolonger...

Enfin, M. André Renoult, frère de notre collaborateur, revient accompagné par un médecin. Tout le monde s'écarte. Le moment est dramatique.